


# ÉLOGE

DE

## M. LE PROFESSEUR MOQUIN-TANDON

Prononcé par M. H. BAILLON.

*à la séance de rentrée de la Faculté de Médecine, le 3 novembre 1864.*



# ÉLOGE

DE

# M. LE PROFESSEUR MOQUIN-TANDON

Prononcé par M. H. BAILLON.

*à la séance de rentrée de la Faculté de Médecine, le 3 novembre 1864.*

Il y a des entreprises qu'on prendrait à bon droit pour des témérités, si l'on ne savait qu'elles sont commandées par le plus irrécusable des devoirs. Et comme les coups imprévus de la mort ne frappent guère sans dérision amère, ce n'est ni la première, ni la dernière fois, sans doute, que cette École confie le soin d'exprimer ses regrets, ses douleurs et ses jugements même au plus inexpérimenté et presque au dernier venu d'entre les siens. Que s'il se sent faiblir, s'estimant trop peu mûri pour un honneur si grand et si périlleux, elle lui dit : « Inspirez-vous des exemples et des modèles que vous ont donnés chaque année tant de collègues éminents, hier encore vos maîtres, et dont la parole autorisée aurait pu payer aujourd'hui plus dignement notre dette. Rappelez-vous que ce sont eux, plus que vous même, qui, dans ce jour, se souviennent, racontent et pleurent. Sachez bien que nous ne vous demandons rien que la vérité et la justice; que nos gloires n'ont pas besoin d'être louées quand même, et que celui dont vous allez parler eût dédaigné, étant des nôtres, ces éloges de commande qui ressemblent presque à un outrage. Si donc vous ne trouvez pas en vous-même la force nécessaire à l'accomplissement de notre mandat, puisez-la

dans la grandeur du sujet et dans l'utilité de la tâche qui vous est confiée. »

Il n'est personne en effet, dans cette studieuse assemblée, qui ne se doive sentir touché des suprêmes hommages rendus chaque année à ceux que nous avons perdus. Depuis ce jeune lauréat, espoir de notre avenir, jusqu'au maître qui songe, en lui décernant sa couronne, qu'autrefois lui aussi il entra tout ému dans ces luttes; depuis ce néophyte, qui fait en hésitant ses premiers pas dans le dédale des études médicales, jusqu'aux plus hautes illustrations du talent et de la science, qui lui viennent ici montrer, par leur vivant exemple, comment, le travail aidant, il peut à son tour devenir l'orgueil de son pays et de son siècle; aucun ne se rencontrera aujourd'hui à qui il ne soit doux ou profitable d'entendre redire comment un homme de labeur, condamné dans sa première jeunesse à la vie sans gloire du négoce, exerçant d'abord les fonctions de simple copiste, et plus tard de caissier, dans la maison paternelle; renonce de bonne heure aux chances d'avenir lucratif et de jouissances matérielles que lui promet une carrière sans éclat; entre résolument dans la voie de l'étude; y déploie toutes les ressources de l'esprit et toutes les aptitudes du courage; s'y montre successivement savant habile, littérateur distingué, professeur hors ligne; s'élève rapidement au faîte des grandeurs scientifiques, et peut à juste titre, à la fin d'une existence bien remplie, se déclarer lui-même un homme véritablement heureux. Tel fut Christian-Horace-Benédict-Alfred MOQUIN-TANDON (1), dont cette Faculté consacre aujourd'hui le souvenir.

M. Moquin-Tandon ne parut que fort tard parmi nous. Lorsque M. Fortoul, devenu ministre de l'instruction publique, l'engagea à venir faire valoir ses droits à la succession d'Achille Richard, il avait près de 50 ans, et l'on ne croyait pas, il ne croyait pas sans doute

(1) Né à Montpellier, le 7 mai 1804; mort à Paris, le 15 avril 1863.

lui-même, qu'il dût jamais s'éloigner de Toulouse où de nombreux travaux littéraires et scientifiques avaient porté haut sa réputation, et où semblaient devoir l'attacher pour toujours le souvenir de ses premiers succès, les liens de sa famille, la sympathie de tous ses concitoyens. Le midi de la France était en effet le pays qui convenait le mieux à ses travaux, à ses goûts et à ses habitudes. Dans une de ses plus touchantes productions littéraires (1), il s'est lui-même comparé à un arbre délicat transporté, à son grand dommage, dans les climats rigoureux du Nord : « Pauvre jujubier, dit-il, il se fait vieux, il n'est plus sous son ciel bleu, entre le Lez et la Mosson. Il est allé loin, bien loin. On l'a même transplanté deux fois. Un arbre transplanté ne peut avoir ni bonne tête ni bon fruit. Pauvre jujubier ! il a fini par prendre racine dans un jardin de Paris; méchant terrain pour la santé; méchant soleil pour ses jujubes. » Comparez en effet ces régions, où le pauvre arbuste parait tant souffrir de la bise, avec cette riche province qui s'étend de Montpellier, où naquit notre poëte, jusqu'à Toulouse, où brilla de tant d'éclat l'âge mûr de M. Moquin-Tandon. De la plaine dorée par le soleil, où fleurissent les mûriers et les oliviers, on s'élève doucement aux côteaux où se colorent le pampre et la grappe, mère de nos plus généreuses liqueurs. Plus haut, la lande ou le désert, couronné de loin par le mont Ventoux et par les pics neigeux des Alpes ou des Pyrénées. A côté, c'est la mer, plus bleue que les autres mers, vers laquelle serpentent des fleuves indisciplinés ou des ruisseaux enchantés; contrées dont Pétrarque a dit « qu'il demeura, en les voyant, immobile et comme stupéfait... » et que « l'âme s'y trouve au large et s'y peut élancer jusqu'aux nues. » Dans ce paysage, dont il dit encore que « rien au monde ne saurait lui être semblable, » accumulez les magnifiques débris du passé ; couvrez le sol de ces vieux monuments romains ou gothiques qui ra-

(1) *Les Jujubes de Montpellier.*

niment toute une période de notre histoire et de celle de l'Empire d'Occident. Sous ce ciel qui, comme celui de l'Italie, a inspiré les savants, les poëtes et les artistes, faites vivre ces races privilégiées chez lesquelles le type romain s'allie, ici aux contours grecs, et là aux formes sarrazines : traits accentués, regard étincelant, esprit subtil, babil sonore, parole qui court, imagination qui vole. Tel est le sol qu'a si amèrement regretté M. Moquin-Tandon ; c'est que ce pays était réellement sien par le caractère et le génie, et c'est ici que l'on peut bien dire : que la terre ce fut l'homme lui-même.

C'est le 6 novembre 1822 que le jeune Moquin-Tandon prit sa première inscription à la Faculté de médecine de Montpellier. En même temps qu'il y suivait les leçons de Delpech, de Lallemand et de Dugès, il jetait un ardent regard de curiosité sur cette célèbre École de botanique où soufflait encore l'esprit des Gouan et des Magnol, où l'empreinte des pas de Pyr. de Candolle n'était pas encore effacée. Delile et surtout Michel Dunal y popularisaient par leur enseignement les doctrines du célèbre botaniste genevois, pour qui la France eût pu devenir une patrie d'adoption, et que, pendant les Cent-Jours, Montpellier n'avait pas su retenir, pour n'avoir pu lui épargner les dégoûts et les iniquités des passions politiques. Avec quel instinct merveilleux Dunal comprit de quel secours pouvait être pour sa science favorite cette jeune recrue de 18 ans, aux aptitudes les plus variées, abordant avec une égale facilité, et comme sans effort, les préceptes de la pratique médicale, les arcanes de la vieille littérature romane et le champ tout entier des sciences biologiques et naturelles ! Aussi, comme autrefois le jeune Octave, M. Moquin-Tandon fut « adopté, encouragé et exalté, » jusqu'au jour (1) où il put faire digne entrée dans le monde scientifique, avec ses deux thèses inaugurales, qui sont en même temps,

(1) Décembre 1826.

sans doute, ses deux ouvrages les plus importants : l'une sur les *Dédoublements ou Multiplications d'organes dans les Végétaux;* l'autre sur la *Famille des Hirudinées.*

C'est dans sa *Monographie* des Hirudinées que, sous l'inspiration de Dunal, M. Moquin-Tandon a formulé pour la première fois sa théorie de prédilection, dite des *zoonites*, théorie applicable aux animaux qui ne sont ni associés ou composés (comme l'entendaient les anciens zoologistes), ni simples, unitaires ou isolés; mais constitués par une série d'articles placés bout à bout, segments dans lesquels les organes de quelque importance se répètent dans un ordre parfaitement régulier. Cette théorie n'est, à vrai dire, que l'extension à tous les appareils de l'animal annelé, de la disposition segmentaire attribuée de toute antiquité aux organes superficiels, armature extérieure, tégument, système musculaire sous-cutané. Quant à cette répétition constante dans chaque segment de tous les organes, même les plus profondément situés; quant à leur agencement toujours symétrique, tous les zoologistes modernes n'ont pas adopté jusqu'au bout et avec toutes ses conséquences la théorie des zoonites. M. Moquin-Tandon, qui savait s'arrêter à temps, a luimême pensé que Dugès avait poursuivi trop loin l'application de cette théorie dans ses études *sur la Conformité organique dans l'échelle animale.* Mais ce qu'il y avait de positif pour M. Moquin-Tandon, c'est que, dans les Hirudinées, et en particulier dans la Sangsue médicinale, chaque groupe de cinq anneaux successifs constitue un être qu'on peut théoriquement et par la pensée isoler des segments voisins, et qui possède sa fraction propre de système nerveux, d'appareil circulatoire, de tube digestif, d'organes mucipares et reproducteurs, de faisceaux musculaires et même de macules tégumentaires. Chaque zoonite est alors un organisme particulier qui cependant n'est pas un animal distinct, et qui ne vit normalement qu'alors qu'il est uni bout à bout aux organismes semblables qui le précèdent et le suivent. De là surtout des conséquences ingé-

nieuses au point de vue de la physiologie et d'expériences fines et délicates, dans lesquelles excellait dès lors M. Moquin-Tandon. Il aimait à les raconter dans ses leçons, montrant comment une sangsue coupée en travers continue de sucer le sang de l'animal auquel elle est attachée, et comment le sang s'écoule par la section transversale ; comment une portion limitée du corps de la sangsue, attaquée par une liqueur corrosive, perd seule sa vitalité ; comment une zoonite moyenne de sangsue peut être tuée sans que les parties antérieure et postérieure cessent d'exister ; comment même des tronçons isolés d'un même ver peuvent vivre pendant longtemps, quoiqu'ils ne reçoivent point de nourriture. Tout cela exposé avec ce grand talent de mimique animée et cet heureux choix d'expressions colorées qui lui appartenaient, frappait vivement l'esprit de ses jeunes auditeurs et leur faisait facilement concevoir et admettre la théorie des zoonites.

On n'a pas été juste envers M. Moquin-Tandon, quand on lui a reproché de n'avoir fait qu'un mot nouveau pour désigner des choses connues de tous ses prédécesseurs. Combien d'intéressants faits de détail n'étaient pas soupçonnés, sur la voie desquels le mit le besoin même de justifier autant que possible sa théorie ! Mais il était le premier à savoir qu'elle n'était pas le dernier mot de la science, et qu'au delà d'un certain nombre de types choisis dans le groupe immense des Annelés, elle perdait beaucoup de ce caractère positif qu'il faut parfois exagérer pour faciliter les premiers pas d'une idée à peine naissante. Qui pourrait raisonnablement supposer qu'un esprit si vif et si droit, rompu au maniement de toutes les questions relatives à la classification et au groupement des êtres organisés, n'eût pas mille fois senti que, dans cette grande lutte dont parle quelque part Goëthe, de l'homme fini contre la nature infinie, l'intelligence de l'homme, avec toutes ses ressources, se trouve cependant mille fois terrassée et comme anéantie? Il y a des sommets, sans doute, auxquels peut s'élever l'esprit humain et d'où il se peut faire qu'il embrasse des horizons étendus où presque tout est lumière.

Les sciences sont précisément la force qui recule tous les jours ces horizons. Mais au delà, quel que soit l'espace éclairé, il n'y a plus que des bas-fonds où tout demeure pour nous obscurité, incertitude et confusion. Notre savant collègue en convenait bien lui-même, alors que, dans un de ses derniers ouvrages, ses *Éléments de Zoologie médicale*, il présentait cette classification, qui lui est entièrement propre, d'un Règne animal divisé en trois sous-règnes : les animaux agrégés, les animaux zoonités, les animaux isolés. L'exemple des Ascidies, inséparables les unes des autres par toute leur organisation, et tantôt simples, tantôt composées, suivant les espèces, lui était aussi bien connu qu'à tout autre et le désespérait fort; il ne s'en cachait pas. Il savait bien que cette classification n'était pas plus absolue que toutes les autres; mais il avait conscience aussi qu'en l'employant, il pouvait rendre service à la jeunesse studieuse qui l'écoutait, en éclairant pour elle quelques-uns de ces sommets d'où la science a chassé l'incertitude; et il n'était pas homme à lui dissimuler même les points obscurs et douteux de son système.

La seconde thèse de M. Moquin-Tandon était relative aux *Dédoublement des organes végétaux*. Cette question, qu'il a popularisée, n'était réduite, avant lui, qu'à des notions assez vagues, et seulement inscrite en germe dans la *Théorie élémentaire* de De Candolle. Ramenée à sa plus simple expression, la doctrine des dédoublements consiste en ceci : que, là où le plan symétrique d'une fleur ne suppose l'existence théorique que d'un seul organe, l'observation directe en fait voir une couple ou un faisceau. A ne considérer, par exemple, que l'androcée, ainsi que l'a fait presque exclusivement MMoquin-Tandon dans son travail, sans doute parce que les dédoublements lui parurent plus fréquents là qu'ailleurs, il peut souvent arriver qu'une fleur possède deux fois autant d'étamines que de pétales. Alors, ou il n'y a pas de dédoublement, et une moitié des étamines se trouve en face des pétales, tandis que l'autre moitié

répond à leurs intervalles ; ou bien le dédoublement existe, et deux étamines tenant la place d'une seule se trouvent en face d'un pétale ou dans l'intervalle de deux pétales voisins, suivant que l'agencement staminal est soumis à la loi d'opposition ou à la loi d'alternance. Ailleurs encore ce n'est pas une paire, c'est un nombre plus ou moins considérable d'étamines libres ou unies entre elles dans une étendue variable, qui occupent la place d'un seul organe mâle. C'est en somme une étamine unique qui peut se partager, comme tout autre appendice, en un certain nombre de languettes plus ou moins profondes. Et l'organogénie florale, entre les mains de ce botaniste, enlevé trop tôt à la science, qui, dans ces dernières années, en a formulé les lois dans un admirable ouvrage (je parle de Payer), l'organogénie a démontré que, dans un grand nombre de cas, ces étamines partagées sont les analogues des lobes d'une feuille découpée ou composée.

M. Moquin-Tandon a eu la modestie de raconter comment ce qu'il appelle le hasard l'avait amené au dédoublement, sans qu'il connût d'abord la généralité de la loi. Hasards bien mérités et qui n'arrivent guère, que nous sachions, qu'à ceux qui les cherchent sans relâche ! L'analyse d'une Crucifère méditerranéenne (1) lui fit voir, en avant et en arrière de la fleur, une étamine à sommet bifurqué et portant deux anthères là où la plupart des plantes de la même famille présentent deux étamines placées côte à côte et sans adhérence entre elles. C'était un fait isolé ; mais Dunal avait observé un grand nombre d'exemples analogues. Il en avait conçu une loi qu'il avait déjà baptisée et qu'il comptait faire connaître dans un ouvrage intitulé : *Essai sur les Vacciniées*, et qui n'a jamais été publié. Il autorisa M. Moquin-Tandon à puiser dans son travail inédit, l'encourageant à ne pas laisser échapper un semblable sujet de thèse et à l'accroître autant que possible du résultat de nouvelles recherches.

---

(1) Le *Vella pseudo-Cytisus.*

De là sortit ce travail où sont méthodiquement passés en revue les dédoublements simples et composés, complets et incomplets; leur influence sur la symétrie florale; la manière dont ils se combinent avec les avortements et les adhérences des parties. Le succès de cette théorie fut dès le début considérable; elle cadrait avec les idées de Pyr. de Candolle, qui la patrona; elle séduisit par son tour ingénieux A. de Saint-Hilaire, qui l'adopta pleinement. D'autres même en abusèrent et la poussèrent jusqu'à l'exagération. De là des attaques vives, trop vives sans doute, qui surtout vinrent de l'étranger. M. Moquin-Tandon, alors comme toujours, dédaigna ces attaques; il avait sur ce point des idées fort arrêtées, et ne voulait pas s'engager dans ces discussions dont la science souffre toujours et dont elle profite rarement. « Je me félicite, a-t-il écrit, de n'avoir jamais engagé de polémique avec personne et de n'avoir répondu à aucune des attaques, indirectes ou directes, aigres-douces ou virulentes, dont j'ai été l'objet. » Il eut d'ailleurs la consolation de voir un bon nombre des faits avancés dans sa thèse des *Dédoublements*, confirmés, comme on l'a vu, par les travaux de Payer. Il en abandonna, sur la fin de sa carrière et de gaieté de cœur, un certain nombre d'autres qui ne reposaient que sur des déductions théoriques, et que l'observation directe n'avait pas justifiés. Il avait des idées trop sages sur la valeur absolue de toutes les lois humaines pour ne pas accomplir sans regret ce petit sacrifice; et il connaissait un bon nombre de ces exceptions dont on dit qu'elles confirment les règles, mais qui quelquefois se multiplient au point de les infirmer.

En somme, M. Moquin-Tandon s'était déjà, en 1826, c'est-à-dire à l'âge de 22 ans, fait un beau nom dans le monde scientifique; ce qui ne l'empêchait pas de couronner avec succès ses études médicales par une thèse sur la *Phthisie laryngée syphilitique*, que Lallemand a considérée comme « une étude neuve et digne d'attention. » M. Moquin-Tandon n'abandonna pas dès lors complétement les études médicales, car nous le voyons, en 1832, chargé du rapport relatif à l'autopsie cadavérique du professeur Delpech. Il joua donc

un certain rôle dans ce drame dont il se plaisait à rappeler les émouvantes péripéties.

Il y avait alors à Paris un homme qui remplissait l'Europe de sa gloire et qui cependant ne dédaignait pas de s'enquérir des premiers travaux des plus obscurs débutants, pour les soutenir d'un de ces mots encourageants qui décident souvent de toute une destinée. Tel était envers les jeunes travailleurs l'illustre Etienne Geoffroy-Saint-Hilaire; tel il fut envers M. Moquin-Tandon qu'il attira à Paris en 1834, l'accueillant comme un jeune ami, le séduisant par sa bonté familière, le charmant par la finesse de son esprit, l'exaltant par la profondeur de ses pensées philosophiques, et lui donnant surtout un des grands bonheurs de sa vie, l'amitié de son fils Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, homme dont le nom seul est un éloge.

A cette affection profonde qui lia désormais le jeune savant aux deux Geoffroy Saint-Hilaire, nous devons la publication du plus répandu des livres de M. Moquin-Tandon, ses *Eléments de Tératologie végétale*. Isidore Geoffroy avait réuni en corps de doctrine tout ce qu'on savait d'important des monstruosités animales. Son père dit à M. Moquin-Tandon : « Il faut que vous fassiez une Tératologie végétale. » Ce vœu fut promptement exaucé, et en 1841 parurent les *Éléments* dont Auguste de Saint-Hilaire a porté le jugement suivant : « Pendant les deux derniers siècles, on a cité dans les recueils scientifiques une foule de faits anormaux, mais on n'avait pas su les lier entre eux; c'est ce que fait aujourd'hui M. Moquin-Tandon : il s'attache à prouver que les anomalies végétales peuvent être ramenées à des principes communs, et montre que les lois qui régissent ces anomalies ne sont autres que celles de l'organographie. » L'ouvrage obtint rapidement la grande renommée qu'il méritait par la clarté et l'ordre admirables qui y règnent. L'école philosophique y vit un précieux renfort, qu'elle accueillit avec enthousiasme. Quant aux botanistes, ils étaient alors encore tout éblouis de l'éclatante lumière tirée par Goëthe de quelques faits tératologiques admirablement interprétés. A. de Saint-Hilaire voulut insérer dans sa *Mor-*

*phologie végétale* un chapitre des *Anomalies* pour lequel il demanda un résumé de son livre à M. Moquin-Tandon lui-même. Il convient de dire que ce dernier se montrait dès lors plus prudent et plus réservé que ses admirateurs. Il semblait lui répugner d'admettre un parallèle trop étroit entre la tératologie animale et la tératologie végétale. Comme il savait bien que la plupart des végétaux ne sont les analogues que des animaux qu'il appela depuis multiples ou agrégés, tels que les Polypiers, il a été jusqu'à écrire que « c'est une bêtise gigantesque que de comparer une plante à un homme, et, par conséquent, une anomalie végétale à une anomalie humaine. » Son bon sens ordinaire lui faisait ici saper une portion de l'édifice élevé de ses propres mains ; mais, quelque tort qu'il se fît, il aimait évidemment mieux ne laisser parler que son bon sens. Son livre restera certainement comme un assemblage curieux de la plupart des faits tératologiques connus à son époque. Ces faits existent ; la science devait les constater et les enregistrer. Quelques-uns d'entre eux, comme ceux qui tombèrent sous la main de Gœthe, ont pu servir à expliquer quelques traits de l'organisation normale. Mais, outre qu'il faut être un Goëthe pour ne s'y point tromper, outre aussi que beaucoup de faits monstrueux n'expliquent à peu près rien, il y en a assurément d'autres qui, pour ainsi dire, expliquent trop de choses. Il n'y a guère de théorie sur l'organisation végétale qui n'ait à sa disposition quelque anomalie à invoquer comme un argument sans réplique ; et bien plus, on a vu et on verra les doctrines les plus opposées s'autoriser avec un égal avantage d'un même fait monstrueux, pour s'adjuger gain de cause. On célèbre, en un mot, la victoire dans les deux camps ; et le fait tératologique devient la maîtresse position qui se trouve entre les deux armées et dont chacune d'elles s'empare tour à tour, pour de là foudroyer ses adversaires. Rien n'empêche, il est vrai, que la monstruosité observée ne résulte, par exemple, d'un arrêt de développement, laissant subsister jusqu'au bout une structure passagère ou un organe de transition. Elle pourra bien alors expliquer le mode de formation

et l'évolution de cet organe, tout comme pourrait le faire l'étude directe des phases complètes de cette évolution. Mais, si cette monstruosité était en quelque sorte absolue, ne représentant rien de vrai à aucun âge, elle deviendrait un piége d'autant plus dangereux. Celui-là saura seul l'éviter, qui recourra directement à l'observation successive des développements. C'est donc par cette étude qu'il faut commencer, et c'est d'elle qu'il faut nous relever, non des caprices de la nature. Chercher avant tout et toujours dans les anomalies végétales l'explication de l'organisation normale, c'est demander une interprétation de la loi aux malfaiteurs et aux criminels, qui sont des monstruosités dans nos sociétés organisées. Ils s'empresseront de donner du Code une interprétation favorable à leurs méfaits. Il se pourrait à la rigueur que, sur quelques points, ils ne fussent pas en opposition avec le sens commun et la justice; c'est qu'ils n'auront pas prévu qu'un jour ou l'autre cette saine interprétation doit les condamner, ou qu'il s'agit d'un genre de délits qui ne leur est pas habituel. Oui, le malfaiteur cherchera à faire passer pour normale et légale l'action qui perturbe en réalité l'ordre moral. Et de même il y a çà et là des anomalies végétales qui ne sont qu'une exagération de l'état normal, et qui rendent ce dernier plus saisissable. Mais n'est-il pas évident qu'il faut connaître d'abord cet état normal pour être assuré que les anomalies ne font que l'accentuer davantage, sans l'altérer et le dévier? Et ne vaut-il pas mieux alors étudier cet état normal *à priori*, comme il est préférable d'aller demander d'abord l'interprétation de la loi à des juristes éclairés et impartiaux?

C'est surtout dans la science descriptive que M. Moquin-Tandon excellait. Il a laissé plusieurs Monographies qui peuvent à bon droit être regardées comme des modèles. La plus considérable est celle des *Chénopodées*, dont il s'occupait déjà vers 1830. Comme la plupart des familles apétales de A.-L. de Jussieu, celle-ci avait été jusque-là fort négligée. Toutes ces plantes à fleurs sans éclat, souvent imparfaites, à organes peu visibles, à types souvent dégénérés, étaient

redoutées des botanistes, comme étant d'une étude difficile et peu attrayante. La plupart des phytographes ne voyaient pas alors que cette étude révèle souvent mille secrets de l'organisation plus parfaite des plantes à fleurs complètes, placées en tête d'une série dont l'*apétalie* n'occupe que les échelons inférieurs. Quant aux Chénopodées, elles constituent un groupe tellement naturel, qu'il s'agit presque d'un grand genre à classer, et que les coupes y sont difficiles à établir. M. Moquin-Tandon n'y parvint qu'en analysant de près les fleurs et les fruits. Bien loin de dédaigner ces genres à petites fleurs verdâtres, qu'il appelait « les crapauds du règne végétal, » il en fit l'étude de toute sa vie. Depuis son premier mémoire sur l'ensemble de la famille, jusqu'à la description de quelques espèces nouvelles rédigée dans ses dernières années; depuis la discussion du nom même que doit porter cette famille, jusqu'au bilan complet de ses espèces connues, que Pyr. de Candolle lui demanda pour son *Prodromus Regni vegetabilis*, M. Moquin-Tandon a sans cesse revu, augmenté, corrigé et perfectionné l'étude des Chénopodées, de leur organisation et de leurs caractères génériques et spécifiques. Il était, dans ces travaux de détail, homme de patience inébranlable et d'érudition consommée. Ces mêmes qualités se retrouvent dans la révision qu'il fit, pour le *Prodromus*, d'autres familles voisines, les Amarantacées, les Phytolaccées et les Basellées; cette dernière famille est de sa création. Il apporta les mêmes soins à ses nombreux travaux de zoologie descriptive : l'*Enumération des espèces d'Hirudinées*, son *Ornithologie des îles Canaries*, son *Histoire naturelle des Mollusques terrestres et fluviatiles de la France*. Aux qualités qui distinguent chez lui le naturaliste descripteur, on reconnaît l'élève et le collaborateur d'Auguste de Saint-Hilaire.

C'est encore à Dunal que M. Moquin-Tandon dut de connaître M. A. de Saint-Hilaire, l'un des plus éminents et des plus laborieux botanistes de son temps. On se demande souvent, en lisant ses écrits, comment cet homme de savoir et de cœur, qui a donné tant d'années aux voyages scientifiques hérissés de fatigues et de périls et qui tant

d'années à souffert de la plus cruelle maladie, a pu cependant voir tant de choses et les voir si bien avec les faibles moyens d'investigation dont il disposait. Son esprit ingénieux fut aisément séduit par les idées de Dunal et par les recherches de M. Moquin-Tandon. Dans son séjour forcé à Montpellier, où l'enchaînaient ses souffrances, il élabora en commun avec son jeune élève une portion de sa *Flore du Brésil méridional*, des mémoires sur les *Polygées* (1828-30), les *Capparidées* (1830); il l'inscrivit au nombre des amis auxquels sont dédiés ses *Leçons de Morphologie végétale*. M. Moquin-Tandon fut, en un mot, comme tous les élèves de M. Auguste de Saint-Hilaire, accueilli par cet homme excellent moins en disciple qu'en fils chéri et choyé. Il lui a dignement payé sa dette de reconnaissance en lui prodiguant dans la maladie ses soins et ses consolations et en traçant de lui ce portrait : « Auguste de Saint-Hilaire avait beaucoup de politesse et d'affabilité. Il aimait la science pour la science et savait la faire aimer. Les étudiants lui étaient sincèrement attachés; et tous ses élèves ont gardé de ses leçons, de ses conseils et de sa personne le plus reconnaissant et le plus tendre souvenir. C'était au fond un homme très-juste et très-honnête. Nous avons souvent admiré sa modestie, sa douceur, sa résignation et surtout son indulgence. Nous insistons sur cette dernière qualité. »

C'est à l'homme qu'il a si bien apprécié que M. Moquin-Tandon fut jugé digne de succéder, le 20 février 1854, au sein de l'Académie des sciences. Au moment où elle perdit Achille Richard, notre Faculté s'énorgueillissait de voir représenter à l'Institut les différentes branches de l'enseignement médical par cinq hommes que le monde entier nous envie. La médecine proprement dite et la chirurgie y trouvaient pour interprètes deux de nos professeurs les plus écoutés : l'un (1) que l'âge n'a pu rendre aujourd'hui plus vénérable que ne le faisaient alors le cœur et le savoir ; l'autre (2) dont

(1) M. Andral. — (2) M. Velpeau.

la verdeur de corps et d'esprit semble s'accroître avec les années; maîtres dont les disciples sont si nombreux dans la France et dans le monde, qu'on ne saurait plus compter la foule de leurs amis et de leurs admirateurs. Quant aux sciences physiques et naturelles appliquées à la médecine, quels noms plus glorieux eussent-elle pu revendiquer, que ceux des Dumas, des Duméril et des Achille Richard? La chaîne, un instant rompue par la mort de ce dernier, se trouva donc heureusement renouée par l'élection de M. Moquin-Tandon. La parole de notre collègue en reçut dans cette enceinte toute l'autorité qui avait appartenu à l'enseignement de son prédécesseur; et son activité pour le travail n'en fut point ralentie. C'est en 1857 que l'Académie de Médecine lui ouvrit les portes de sa section d'Histoire naturelle.

Voilà à quelle haute fortune scientifique le travail conduisit en quelques années notre collègue. Les joies de l'esprit et du cœur, la félicité du foyer domestique, ne lui firent pas non plus défaut. Au sein d'une famille d'élite, il a trouvé, dans des fils qui voudront se montrer dignes de lui, des continuateurs des œuvres qu'il laisse inachevées. Quant à ses relations dans le monde, elles furent celles que peuvent donner, avec une grande situation, un caractère enjoué, une parfaite aisance de manières, un esprit séduisant, une conversation pleine d'entraînement et de naturel, une physionomie ouverte, mais qu'il savait à l'occasion rendre impénétrable; beaucoup de bonhomie, avec une pointe de malice et de gaieté méridionale, et plus de littérature qu'on n'en pardonne d'ordinaire aux hommes de science. C'était une bonne fortune pour les salons que sa fine causerie, où l'atticisme se relevait parfois des saillies du rire gaulois ou provençal. Comment son imagination n'eût-elle pas entraîné ses auditeurs, puisqu'elle l'entraînait parfois lui-même? On peut dire d'elle qu'elle eût créé des univers. Un tel homme devait être poëte; il le fut, mais il eut d'abord bien peur de le paraître. Il n'osait guère au début braver ce préjugé qui s'attaque dans notre pays au titre d'homme universel et d'intelligence encyclopédique. Il sentait bien

que beaucoup lui reprocheraient de n'avoir été ni assez botaniste, ni assez zoologiste, pour avoir trop voulu être à la fois l'un et l'autre. « Il est convenu, disait-il familièrement, qu'un herbivore ne peut être qu'herbivore ». Comment cependant demeurer sourd aux vibrations intérieures de la fibre poétique, et cela dans la cité palladienne, où les derniers chantres du gai savoir se disputent encore les violettes et les roses de Clémence Isaure, ? Plutôt que d'affronter en personne un si grand péril, il en chargea un enfant de son imagination, le nommé *André Frédol* ou *Frédoli*, dont quelqu'un détachera peut-être un jour la piquante histoire de celle du docte et grave professeur de la Faculté de Toulouse. Ce Frédol apparut tout d'abord comme un homme de beaucoup d'esprit, ancien évêque de Maguelonne, et auteur d'un manuscrit roman, trouvé dans les ruines de son église, avec le titre de *Carya Magalonensis*. Ce n'était en réalité qu'un petit fabliau, pastiche de ceux du XIV^e siècle, mais où tout était si bien imité des finesses de l'idiome provençal, des habitudes, des mœurs, des croyances, des pratiques religieuses et des formes administratives du temps, que les plus habiles s'y trompèrent, dit-on, et prirent l'imitation pour une chronique réellement ancienne. Ils ne furent détrompés que quelques années plus tard, par la publication d'une seconde édition, où l'on connut que ces traits si fins, si vrais, si délicats, étaient de cette même plume qui a écrit l'*Histoire d'une souris*, les *Paquerettes de Montpellier*, le *Papier timbré*, l'*Usage du café*, et tant d'autres pièces charmantes; une série de *Notices* sur les vieux poëtes romans pour la Biographie universelle de Michaud; des analyses des poésies de Jasmin; une édition remarquable des *Lois d'Amour* de Guillaume Molinier. C'est à ce même Frédol, qui fit un grand chemin dans le monde littéraire, malgré l'ambiguïté de sa naissance, que M. Moquin-Tandon a laissé la paternité de son dernier livre, le *Monde de la Mer*, œuvre littéraire et scientifique qu'une main pieuse achève en ce moment. C'est encore Frédol qui, sous le nom de notre collègue, figure au Capitole sur la liste des Mainteneurs des Jeux floraux; et c'est lui dont

les salons entendaient le rire ouvert et gracieux, alors que M. Moquin-Tandon oubliait pour eux un peu de sa gravité professorale.

D'aussi aimables dnns devaient lui faire beaucoup d'amis. Il n'eut qu'à choisir, sans doute, et le nom même de ceux qu'il choisit prouve assez en sa faveur. Sans parler des deux Geoffroy Saint-Hilaire, de Dunal et d'Auguste de Saint-Hilaire, on connaît assez son dévnuement et son admiration pour les utiles travaux d'un de ses collègues de l'Institut (1) qui veut faire rendre à la mer tout ce qu'elle peut donner, et dont il considérait les tentatives comme une œuvre de civilisatinn puissante et d'économie sociale, redisant souvent que : « la culture des fruits de la mer est une branche d'industrie extrêmemeut féconde, que tous les gouvernements devraient encourager. » Ses *Éléments de Botanique médicale* sont dédiés à un autre de ses amis (2), un géomètre illustre, dont on ne saurait dire s'il hnnore plus notre pays par la grandeur du talent que par la dignité du caractère. Deux ministres éminents, zélateurs des sciences, l'un (3) moins fier de tous ses titres que de son siége d'académicien, l'autre (4) qui sert sa patrie en la dotant de plantes utiles et d'animaux nouveaux, aussi bien qu'en dirigeant sa fortune au milieu des écueils de la politique, ont loué M. Mnquin-Tandnn avec l'enthousiasme de l'amitié, alors qu'il est tombé à leurs côtés, comme sur la brèche. La Société d'Acclimatation s'est associée tout entière à ces éloges qu'elle eût épargnés de son vivant à la modestie de son vice-président et du continuateur dévoué de l'œuvre d'I. Geoffroy-Saint-Hilaire. Il fut ici un professeur écnuté et applaudi. L'enseignement était snn fait. Dès le premier cours de Zoologie cnmparée qu'il professa à Marseille, en 1829, et dans les chaires de la Faculté des sciences et du Jardin des Plantes qu'il occupa à Toulouse pendant vingt ans, il fit bien voir que rien ne lui manquait des qualités qui

(1) M. Coste. — (2) M. Chasles. — (3) M. le maréchal Vaillant. — (4) M. Drouyn de Lhuys.

font l'orateur et le vulgarisateur consommé : élocution facile, langage incisif, parole vibrante, exposition claire et précise, et, pardessus tout, l'action, et encore l'action. Il vit encore dans cette enceinte. La leçon commence, et déjà sa physionomie s'anime. Sa voix varie à propos d'intonation, suivant la nature du sujet qu'il débite. Sa formule est souvent saccadée, aphoristique, comme ailleurs son style lui-même. On sent qu'il veut profondément graver le fait dans la mémoire de l'auditeur. Aussi le même trait se répète plusieurs fois sous des formes diverses ; la phrase à peine lancée se retourne avec prestesse pour aller trouver le chemin de l'esprit. Homme de goût d'ailleurs, le maître ne tient guère compte ici, lorsqu'il faut frapper fort, du *ne quid nimis* des anciens. Les saillies piquantes et le rire léger interviennent à propos dans la démonstration, pour abréger la longueur de cette heure qui tient le jeune auditeur fixé à son banc. Tout d'un coup, le maître bondit jusqu'au tableau. Sa main, armée de la craie, y trace en quelques lignes habiles un contour animé ; et l'œil voit se dessiner, en traits rapides et sûrs, ce que l'esprit peut-être n'avait entrevu que confusément. La fin de la leçon approche, et tout rentre dans l'ordre ; on revient à la méthode calme et froide. Tout est résumé en quelques mots dans un tableau didactique régulier. Au sortir de cet amphithéâtre, M. Moquin-Tandon n'oublie pas qu'il n'a rempli qu'une portion de sa tâche et de ses devoirs. La préparation et la rédaction de ses cours, l'ordre, le travail, l'effroi du temps perdu ; telles sont les règles de tous ses moments. On eût pu croire qu'il parlait de lui-même, lorsqu'il disait, il n'y a que trois ans, du vénérable M. Duméril : « C'était le plus exact des professeurs. Il avait à un haut degré le sentiment de l'ordre ; il distribuait si bien ses heures de travail et classait si heureusement ses livres, ses extraits et ses observations, qu'il pouvait suffire aux ouvrages les plus étendus et aux occupations les plus diverses. »

Un aussi grand amour pour l'ordre matériel est souvent l'indice d'une grande passion d'équité et de justice. M. Moquin-Tandon

avouait ingénûment qu'il en était possédé. Il se flattait fort (1) « de bien vivre avec tout le monde, et, à force de concessions, se tenant à l'écart des coteries, ne se passionnant ni pour l'un, ni pour l'autre, de gagner toutes les sympathies et de s'être fait une réputation de douceur et de bonté. » Il ne se connaissait qu'un ennemi, dans cet esprit si vif, qu'irritait l'injustice. Mais l'expérience avait appris à M. Moquin-Tandon, que l'esprit, étincelle qui éclaire et qui réchauffe, peut facilement devenir une flamme qui dévore ce qu'elle a touché. Il savait alors appeler à l'aide son indulgente bonhomie, pour panser des blessures involontaires et bientôt pardonnées. Mais on le trouvait, et à bon droit, intraitable, en présence de cette manie alors régnante en France de confier les emplois à ceux justement que leurs études et leurs travaux semblaient destinés à des fonctions complétement opposées. « Si j'avais continué, disait-il (2), mes travaux sur la langue romane, on m'offrirait une clinique médicale; et si j'avais du goût pour la pratique médicale, on me proposerait une direction de chemin de fer. » Il s'élevait encore contre ce népotisme et ce favoritisme effrénés dont il paraît qu'il eut sous les yeux quelques exemples, et il n'avait point assez de sarcasmes pour ceux qui, de gaieté de cœur, détruisent la science pierre à pierre, pour payer en faveurs imprudentes les basses flatteries de la nullité. Avec quelle audace d'esprit et quelle hardiesse de paroles il stigmatisait ces manœuvres! Il en avait bien le droit, lui qui, serviable aux autres, ne demanda jamais rien pour les siens, et ne voulut laisser à ses fils, pour toute recommandation, que leur travail et son exemple. C'est que, comme Auguste de Saint-Hilaire, il aima lui-même réellement « la science pour la science. » Aussi quelle ne fut pas sa douleur, dans un pays où les Adanson, les Tournefort et les Jussieu représentent la gloire scientifique la moins contestée, de voir la science botanique elle-même amoindrie, les chaires suppri-

(1) Lettre à M. Clos. — (2) Lettre citée par M. Michon.

mées, l'enseignement des Jussieu maladroitement aboli, et des études autrefois si prospères décliner chez nous à mesure qu'elles grandissaient davantage à l'étranger. Ni la haute position de l'auteur de ce coup irréparable, ni ce qu'il devait lui-même à son amitié, ne purent étouffer sa voix. Il condamna hautement les mesures que ses conseils n'avaient pu empêcher, et réclama un des premiers les honneurs expiatoires dus à la mémoire des Jussieu. Il ne savait pas que de nouveaux malheurs allaient fondre sur cette science qui a rendu notre pays si célèbre, et qu'il en serait la première victime. Il vit, peu de temps après, disparaître cette vieille demeure des Chartreux, ces serres où toutes celles de l'Europe ont trouvé des modèles de culture, et ces allées de notre Jardin botanique où rayonnait naguère l'enseignement des Richard. On lui promettait, il est vrai, qu'une nouvelle école sortirait bientôt plus belle de ces ruines. Mais il souffrait cruellement de voir la réalisation de ces promesses constamment ajournées, et la patience lui manquait. Ses collections et ses livres, ces vieux amis du savant, se trouvaient dispersés. Il ne savait plus se reconnaître dans un pareil désordre; le chagrin et le dépit commençaient à trouver prise sur son excellente constitution. Quelques troubles du côté de la circulation, et un caractère parfois plus sombre inspiraient quelque inquiétude à ses amis. Lui toutefois se réfugiait ardemment dans le travail. Il donnait à cette École, en manière de testament scientifique, ses deux *Traités de Zoologie* et de *Botanique médicales*, substance et résumé de son enseignement. Ses travaux à la Société d'Acclimatation, la préparation de sa *Flore de Corse*, de nombreuses recherches pour ce *Monde de la mer* auquel il mettait la dernière main; tout cela tenait en baleine cet esprit qui semblait ne redouter que l'inaction. Ses forces cependant trahissaient son courage; car, en avril 1863, il dut renoncer à reprendre ses leçons. Mais il comptait bien que ce temps d'arrêt ne serait pas long; l'illusion, comme le découragement, est si facile à ces âmes ardentes! Lorsque son suppléant alla lui demander ses instructions,

afin que l'enseignement souffrît aussi peu que possible de son absence passagère, il lui exprima, avec ses conseils, l'espoir qu'il pourrait bientôt se remettre au travail et faire encore de grandes choses. Il se flattait d'ailleurs que notre pays revendiquerait bientôt ses gloires les plus légitimes. La France allait comprendre qu'il y a des passés qui obligent, que les sciences sont l'avenir fécond des sociétés tout entières, et qu'une nation, pas plus qu'un homme, ne saurait s'abdiquer elle-même. Ces flammes de l'imagination du Midi qui ne s'étaient jamais éteintes se ravivèrent en lui et illuminèrent son regard. Cinq jours après, il n'était plus, emporté presque subitement par une attaque foudroyante de ce mal dont il avait déjà plusieurs fois senti les atteintes.

De l'adulation qui lui fut odieuse pendant sa vie, il ne voulut pas après sa mort. Il craignit que sur sa tombe on ne prononçât de ces paroles qui ne sauraient être que des louanges, car il y a cruauté et presque indélicatesse à ne point flatter quand même les grandes douleurs de ce moment d'angoisses. Il voulait que l'opinion reposée lui fût seulement équitable et ne lui rendît que ce qui lui était dû. Cette justice est ici dans tous les cœurs, et chacun sent ici que l'École a perdu en lui un professeur éminent; la science, un vulgarisateur des plus habiles, un esprit des plus féconds et des plus ingénieux. Nul mieux que lui ne sut saisir, remuer, retourner sur toutes ses faces et pousser en avant une question à peine posée par ses devanciers. Il n'a pas abordé un sujet qu'il ne l'agrandît et ne le complétât. Aussi bien, il n'y a à chaque époque qu'un seul, ou qu'un très-petit nombre de ces hommes qui donnent le pas à toute une génération; tout le reste fait cortége. Eh bien! M. Moquin-Tandon brille aux premiers rangs de ce cortége, dans l'école fameuse des De Candolle, des Auguste de Saint-Hilaire et des Dunal. Nul doute qu'avec ses aptitudes diverses, son travail facile et son esprit étincelant, il n'eût été primesautier dans les sciences et que, dans un autre milieu, on ne l'eût trouvé plus lui-même et, pour ainsi dire, plus original, si

l'esprit d'autorité, mortel au progrès scientifique, ne l'eût retenu enchaîné au sein des doctrines dont sa jeunesse avait été nourrie, en lui inspirant un certain dédain pour ce qu'il appelait « le libéralisme scientifique. » Il a d'ailleurs reconnu lui-même, avec une noble franchise, qu'il devait à Dunal ses deux théories capitales des *Zoonites* et des *Dédoublements*. Mais, à la façon dont il a fécondé ces doctrines, qui ne reconnaîtrait qu'il en est, à vrai dire, une seconde fois le père, et qu'il apparaît comme un de ces artistes merveilleux qui jettent, sur la pierre massive posée par d'autres mains, une tunique délicate d'arabesques, de ciselures et de pierreries ?

Mais c'est surtout dans cette École, dans cette famille, où, parmi tant d'appelés, ceux-là seuls se verront élus qu'aura consacrés un travail opiniâtre, c'est ici que M. Moquin-Tandon devient un admirable modèle à proposer comme ayant été, pour lui-même, et par la seule force de l'étude, l'artisan d'une vie heureuse et honorée. Qu'on se rappelle que, parti de rien, il a conquis en peu d'années les positions scientifiques les plus enviées, et surtout qu'il eut l'honneur d'enseigner dans cette enceinte. Quant à son bonheur, ce ne fut pas celui que donnent l'assouvissement des instincts matériels, l'or amassé ou les trophées de la guerre ; ce fut le bonheur du savant, du naturaliste qui sent tous les jours grandir son âme par la contemplation de l'univers. Cette âme se déploie en victorieuse sur le monde qu'elle étend par mille vérités découvertes ou entrevues dans son infini. Plus l'infini lui oppose d'obstacles, et plus elle en surmonte par la constance de sa volonté. De son triomphe sur la matière naissent des voluptés profondes et sans remords. Et comme « comprendre, c'est égaler, » l'homme qui se rapproche de la sorte chaque jour de l'infini, s'exalte d'une fierté que sa propre conscience sait être légitime. C'est ainsi qu'il a créé son propre bonheur, glorifié par la conscience de tous les pays et de tous les temps.

---

# LISTE

## DES TRAVAUX

DE

# M. LE PROFESSEUR MOQUIN-TANDON [1]

## I

### Botanique.

1. *Essai sur les Dédoublements ou Multiplications d'organes dans les Végétaux.* Montpellier, 1826, in-4, avec 2 lithogr.

(C'est ma thèse de botanique. De Candolle l'a fait réimprimer dans la *Bibliothèque universelle de Genève*; mars 1827. — Voy. De Candolle, *Organographie végétale*, 1827, I, 506, et *Théorie élémentaire de la Botanique*, 3e édition, 1844, 88.

2. *Description des Polygalées du Brésil méridional* (en commun avec M. A. de Saint-Hilaire, dans le *Flora Brasiliæ meridionalis*). Paris, gr. in-4, 1828.
3. *Premier Mémoire sur la famille des Polygalées*, contenant des recherches snr la symétrie de leurs organes (en commun avec M. A. de Saint-Hilaire), *in* Mémoires du Muséum, XXVII, 1828, 313-375, avec 5 pl.
4. *Conspectus Polygalœarum Brasiliœ meridionalis* (en commun avec M. A. de Saint-Hilaire), *in* Ann. de la Soc. des sc. et belles-lettres d'Orléans, IX, 1828, in-8.

(1) Cette liste a été rédigée en partie par M. Moquin-Tandon; et les observations placées entre parenthèses, à la suite du titre de plusieurs articles, ont été faites par lui-même. Ce catalogue est divisé en quatre parties : 1° Botanique, 2° Zoologie et anatomie comparée, 3° Littérature romane, 4° Mélanges. Nous ne faisons pas ici mention des travaux inédits.

5. *Second Mémoire sur la famille des Polygalées* (en commun avec M. A. de Saint-Hilaire), *in* Ann. de la Société royale des sciences et belles-lettres d'Orléans, XII, 1829, et Mém. du Muséum, XIX, 1828, 1-35.
6. *Note sur une plante textile, l'Ortie de la Chine, in* Bull. de la Société d'Agriculture du département de l'Hérault, sept. 1829, in-8.
7. *Mémoire sur la symétrie des Capparidées et des familles qui ont le plus de rapports avec elles* (en commun avec M. A. de Saint-Hilaire), *in* Ann. des sciences naturelles, série 1, XX, 209-218 (1830).
8. *Note relative à la symétrie des étamines du* Clypeola cyclodontea Del., *in* Bulletin de la Société d'Agriculture de l'Hérault (1831).
9. *De l'Ortie, in* Courrier de l'Hérault, n° 54 (1° octobre 1831). (Réimprimé, avec quelques additions, dans le Journal des propriétaires ruraux, XXXIII).
10. *Du Platane, in* Courrier de l'Hérault, n° 60 (15 octobre 1831). (Réimprimé, avec quelques additions, dans le Journal d'Agriculture pratique et d'Économie rurale, III (mars 1840).
11. *De l'Olivier, in* Courrier de l'Hérault, n. 75, 78 (19 et 26 novembre 1831).
12. *Essai monographique sur le genre* Suæda *et sur les Chénopodées les plus voisines, in* Ann. des sciences nat., sér. 1, XXIII, 274, avec 4 pl. (1831).
    (Suivi du rapport fait par Labillardière et A. de Saint-Hilaire sur ce travail).
13. *Polygonées des îles Canaries* (en commun avec P.-B. Webb), *in Photographia canariensis* (1832).
14. *Considérations sur les irrégularités de la corolle dans les Dicotylédones, in* Ann. des sciences naturelles, série 1, XXVII, 307 (1833).
    (Rapport sur ce travail par M. A. de Saint-Hilaire, dans le vol. XXVI du même recueil).
15. *Description des Chénopodées recueillies en Perse par M. Bélanger, in* Voyage de M. Bélanger aux Indes orientales, partie botanique 1834).
16. *Description de plusieurs genres nouveaux de la famille des Chénopodées, in* Ann. des sciences naturelles, série 2, I, 202 et 289 (1834).
17. *Mémoire sur la Dissémination, in* Minerve de la Jeunesse, I, 114, 136 (1835). (Réimprimé en 1837 dans le Journal de l'Aveyron et du Lot).
18. *Sur l'Horticulture de l'Exposition toulousaine de 1835, in* Journal politique et littéraire de Toulouse et de la Haute-Garonne, n° 104 (27 juillet 1835).
19. *Conspectus generum Chenopodearum, in* Ann. des sciences naturelles, série 2, IV, 209 (1835).
20. *Sur le Mûrier multicaule, in* Journal politique et littéraire de Toulouse et de la Haute-Garonne (septembre 1835).

21. *Note sur le genre* Polycnemum, *in* Ann. des sciences naturelles, série 2, VII, 33 (1837).
22. *Sur les lois de formation des Végétaux*; lettre à M. I. Geoffroy-Saint-Hilaire *in* Comptes rendus de l'Académie des sciences, IV, 691 (1837).
23. *Rapport sur un mémoire de M. Duchartre relatif au* Saxifraga stellaris, *in* Mémoires de l'Académie des sciences, etc., de Toulouse, V, 1, 12 (1839).
24. *Considérations sur l'Individualité végétale*, *in* Mémoires de l'Académie des sciences de Toulouse, série 2, V, 13 (1839).
25. *Mémoire sur le genre* Halimocnemis, *in* Mémoires de l'Académie des sciences, etc., de Toulouse, série 2, V, I, 177 (1839).
26. Chenopodearum *Monographica Enumeratio*. Paris, 1840, in-8.
27. *Anomalies végétales*, chap. XXIII des Leçons de Botanique de A. de Saint-Hilaire (1840).
28. *Sur une nouvelle plante tinctoriale*, le Peganum Harmala, *in* Journal politique et littéraire de la Haute-Garonne, n° 82 (juin 1840).
29. *Sur une plante hybride nouvelle produite par les* Tigridia conchiflora *et* Pavonia, *in* Journal d'Agriculture pratique du Midi, II (décembre 1839). (Réimprimé dans les Annales d'horticulture de Gand, en 1840.)
30. *Des Pélories*, *in* Mémoires de l'Académie des sciences, etc., de Toulouse, VI, I, 13 (1840).
31. *Sur le genre* Cornulaca, *in* Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, II (1840).
32. *Rapport sur l'engrais Geoffret*, *in* Journal d'Agriculture pratique du midi de la France, III (1840).
33. *Sur la longévité des Chênes*, *in* Journal d'Agriculture pratique du midi de la France, IV (janvier 1841).
34. *Considérations sur le Géantisme végétal*, *in* Journal d'Agriculture pratique du midi de la France, IV (janvier 1841).
35. *Éléments de Tératologie végétale*, in-8. Paris, 1841. (*Voy.* Comptes rendus de l'Académie des sciences, XII, 537.)
36. *De genere* Maireaua, *in* Annales des sciences naturelles, série 2, XV, 96, avec 1 pl. (1841).
37. *De la culture du Sésame*, *in* Journal d'Agriculture pratique du midi de la France, V, (mars 1842).
38. *Chénopodées et Phytolaccées des îles Canaries*, *in Phytographia canariensis* de MM. Webb et Berthelot, in-fol. (1842).
39. *Quelques mots sur deux Lichens fébrifuges*, *in* Comptes rendus de la Société de Médecine de Toulouse (1844).

(Réimprimé dans les Mémoires de la Société des sciences de l'Aveyron, V, 1845, et dans le Journal d'Agriculture pratique du Midi, XI, en 1848).

40. *Quelques mots sur les fleurs doubles et les fleurs pleines*, in Journal d'Agriculture pratique du midi de la France, VII (1844).
41. *Sur le Sphæria chinensis*, in-4, Toulouse (janvier 1847).
42. *On the structure of Cruciferous flowers* (en commun avec M. Webb), *in* Hooker's Journal of Botany, n° 73 (janvier 1848).
43. *Lettre à M. A. de Candolle sur l'Ulluco*, in Bibl. univ. de Genève, arch. sc., phys. et nat., XVI, 77 (mai 1849).
44. *Un Chardon miraculeux*, in le Pouvoir, journal de Toulouse, n° 105 (4 août 1849).
45. *Considérations sur la fleur des Crucifères* (en commun avec M. Webb), *in* Mémoires de l'Académie des sciences, etc., de Toulouse, série 3, V, 364 (1849).
46. *Phytolaccaceæ, in Prodrom. Regni vegetabilis*, XIII, 2, 2 (1849).
47. *Salsolaceæ, in Prodrom. Regni vegetabilis*, XIII, 2, 41 (1849).
48. *Basellaceæ, in Prodrom. Regni vegetabilis*, XIII, 2, 220 (1849).
49. *Amarantaceæ, in Prodrom. Regni vegetabilis*, XIII, 2, 231 (1849).
50. *Du nom que doit porter la famille naturelle des Ansérenis, des Arroches et des Soudes*, in Mémoires de l'Académie des sciences, etc., de Toulouse, série 3, VI, 344 (1850).
51. *Rapport à l'Académie des sciences, sur un Mémoire de M. Germain de Saint-Pierre* (sur la Divulsion chez les Végétaux), *in* Comptes-rendus, XXXIX, 14 (28 août 1854).
52. *Mémoire sur une nouvelle espèce de Vanille* (1855).

(Inséré par extraits dans la Revue horticole, du 1er avril 1856, par M. Dupuy, et dans le Bulletin de la Société botanique, III, 354.)

53. *Dédoublements et Partitions*, in Bulletin de la Société botanique, III, 612 (1856).
54. *Instructions pour le voyage de M. d'Escayrac de Lauture* (Botanique), *in* Comptes rendus de l'Académie des sciences, XLIII (19 novembre 1856).
55. *Sur l'*Anabasis alopecuroides Del. (en commun avec M. Cosson), *in* Bulletin de la Société botanique, IV, 168 (1857).
56. *Herbiers des Jussieu*, in la Patrie, n° 174 (23 juin 1857).
57. *Sur une feuille monstrueuse de* Prunus Lauro-Cerasus, *in* Bulletin de la Société botanique, IV, 372 (1857).
58. *Sur les graines horizontales et verticales des Salsolacées*, in Bulletin de la Société botanique, IV, 443 (1857).

59. *Sur deux Amarantacées de la Flore française, in* Bulletin de la Société botanique, V, 217 (1858).
60. *Acclimatation de l'Igname-Patate, in* Bulletin de la Société d'acclimatation, V, 62 (1858).
61. *Remarques sur le principe des connexions appliqué à la Taxonomie végétale, in* Comptes rendus de l'Académie des sciences, XLIX, 106 (18 juillet 1859).
62. *Sur une monstruosité de Pin, in* Bulletin de la Société botanique, VII, 877 (1860).
63. *Sur le* Moussena, *in* Bulletin de la Société botanique, VIII, 32 (1861).
64. *Description d'une nouvelle espèce d'*Anabasis, (en commun avec M. Cosson), *in* Bulletin de la Société botanique, IX, 299 (1862).

(Plus un grand nombre d'observations insérées dans les 9 premiers volumes du Bulletin de cette Société.)

65. *Éléments de Botanique médicale*, 1 vol., avec 122 fig. (Paris, 1861).
66. *Sur l'Igname-Patate, in* Annuaire de la Société d'acclimatation, 279 (1863).

---

## II

### Zoologie et Anatomie comparée.

1. *Ornithologie du département de l'Hérault, in* Stat. du dép. de l'Hérault, par M. de Lesser, in-4 (Montpellier, 1822).
2. *Mémoires sur l'Oologie, œufs des Oiseaux, in* Ann. de la Société Linn. de Paris, III, 38 (1824).
3. *Mémoire sur l'Oologie, œufs des Reptiles, in* Ann. de la Soc. Linn. de Paris, IV (1825).
4. *Monographie de la famille des Hirudinées* (in-4; Montpellier, 1826).

(Thèse de zoologie pour le doctorat ès sciences. — Une seconde édition, revue et augmentée, a été publiée à Paris, en 1846, avec 14 pl. grav. et col.)

5. *Lunel-Viel; ses cavernes et ses ossements, in* Courrier de l'Hérault, n°s 33, 37 (11, 23 août 1831).
6. *D'un Animal-plante, in* Courrier de l'Hérault, n° 58 (11 octobre 1851).
7. *Sur l'ouvrage de M. Dugès intitulé : Mémoire sur la conformité organique dans l'Échelle animale, in* Courrier de l'Hérault, n° 77 (24 novembre 1831).
8. *Sur les recherches de Delpech et Coste, relatives au développement de l'embryon dans l'œuf, in* Courrier de l'Hérault, n° 92 (11 octobre 1831).

9. *Synopsis Molluscarum terrestrium et fluviatilium quas in it. per Canarias obs. P. B.-Webb et S. Berthelot, in* Ann. des sc. natur. (mars 1833).

10. *Quelques mots sur la non-réussite des Vers à soie et sur les moyens de les faire prospérer au Vigan, in* Courrier du Midi (juillet 1833).

11. *Une Huître, in* Journal de l'instruction primaire pour l'Acad. de Toulouse, I (1836).

12. *Manière dont les Sangsues entament la peau*, etc., *in* Mémoires de l'Acad. des sc. de Toulouse, série 2, IV, 208 (1837).

13. *Accouplement d'un Lion et d'une Tigresse, in* Mém. de l'Acad. des sc. de Toulouse, série 2, IV, 200 (1837).

14. *Un Polype d'eau douce, in* Journ. de l'instruction primaire pour Toulouse, II (1837).

15. *Ornithologie Canarienne, in* Hist. nat. des îles Canaries de Webb et Berthelot, II, 2ᵉ part. (1841).

16. *Sur le Bouquetin des Pyrénées, in* Mém. de l'Acad. des sc. de Toulouse, sér. 2, VI, 15 (1843).

17. *Sur quelques oiseaux de passage accidentel, in* Mém. de l'Ac. des sc. de Toulouse, sér. 2, VI, 16 (1843).

18. *Sur la force d'un Aigle, in* Mém. de l'Ac. des sc. de Toulouse, série 2, VI, 17 (1843).

19. *Sur la propagation de la Glaréole à collier, in* Mém. de l'Acad. des sc. de Toulouse, série 2, VI, 19 (1843).

20. *Mémoire sur quelques Mollusques terrestres et fluviatiles nouveaux pour la France, in* Mém. de l'Acad. des sc. de Toulouse, série 2, VI, 167 (1843).

21. *Note sur le nid du Remitz, in* Mém. de l'Ac. des sc. de Toulouse, série 3, I, 124 (1845).

22. *Note sur un œuf monstrueux, in* Mém. de l'Acad. des sc. de Toulouse, sér. 3, I, 130 (1845).

23. *Mémoire sur la Sangsue de cheval, ou Hæmopis chevaline, in* Journal de méd. et de chir. de Toulouse, IX (1845), et dans le Compte rendu de la Soc. roy. de Médecine pour 1845.

24. *Note sur les œufs du Neophron Percnoptère, in* Mém. de l'Acad. des sc. de Toulouse série 3, II, 121 (1846)

25. *Note sur la consommation des sangsues médicinales en France, in* Mém. de l'Ac. des sc. de Toulouse, série 3, III, 133 (1847).

26. *Observations sur les mâchoires des Hélices de la France, in* Mém. de l'Acad. des sc. de Toul., série 3, IV, 371 (1848).

27. *Observations sur les vésicules multifides des Hélices de la France, in* Mém. de l'Acad. des sc. de Toulouse, série 3, IV, 382 (1848).

28. *Quelques mots sur l'anatomie des Mollusques terrestres et fluviatiles, in* Act. de la Soc. Linn. de Bordeaux, XV, 259 (1849).

29. *Sur une nouvelle espèce de Parmacelle, in* Mém. de l'Ac. des sc. de Toulouse, série 3, VI, 47 (1850).

30. *Mémoire sur l'organe de l'odorat chez les Gastéropodes terrestres et fluviatiles, in* Mém. de l'Acad. des sc. de Toulouse, série 4, I, 59 (1851).

31. *Observations sur le sang des Planorbes, in* Mém. de l'Ac. des sc. de Toulouse, série 4, I, 196 (1851).

32. *Nouvelles observations sur les tentacules des Gastéropodes terrestres, in* Journal de Conchyliologie, II, 7 (25 mai 1851).

33. *Observations sur la langue de la Testacelle, in* Journal de Conchyliologie, II, 125 (30 juillet 1851).

34. *Observations sur les appendices du manteau chez plusieurs Gastéropodes fluviatiles, in* Journal de Conchyliologie, II, 128 (1851).

35. *Observations sur les genres Paludine et Bythinie, in* Journal de Conchyliol., II, 238 (1851).

36. *Observations sur le* capreolus *des Hélices, in* Journal de Conchyliologie, II, 333 (1851).

37. *Observations sur l'*Auricula Myosotis *de Draparnaud, in* Journal de Conchyliologie, II, 348 (1851).

38. *Deux Notes sur les Mollusques terrestres, in* Congrès de Bordeaux (1851).

39. *Recherches anatomico-physiologiques sur l'Ancyle fluviatile, in* Journal de Conchyliologie, III, 7, 121, 337 (1852).

40. *Note sur les œufs de la Nérite fluviatile, in* Journal de Conchyliologie, III, 25 (1852).

41. *Remarques sur le* capreolus *des Gastéropodes, in* Journal de Conchyliologie, III, 137 (1852).

42. *Observations sur l'appareil génital de la Vitrine transparente, in* Journal de Conchyliologie, III, 241 (1852).

43. *Observations sur l'appareil génital des Valvées, in* Mém. de l'Acad. des sc. de Toul., sér. 4, II, 63 (1852).
(Réimprimé dans le Journal de Conchyliologie, III, 244; 1852).

44. *Observations sur trois Gastéropodes ovovivipares, in* Journal de Conchyliologie, IV, 225 (1853).

45. *Observations sur plusieurs fausses Glandines, in* Journal de Conchyliologie, IV, 345 (1853).

46. *Note relative à l'oviducte des* Unio *et des* Anodontes, *in* Journal de Conchyliologie, IV, 410 (1853).

47. *Note sur une nouvelle paire de ganglions, observée dans le système nerveux des Acéphales, in* Comptes-rendus de l'Ac. des sciences, XXXIX, 265 (7 août 1854).
48. *Considérations sur les prostates des Gastéropodes androgynes, in* Journal de Conchyliologie, série 3, I, 1 (1861).
49. *Histoire naturelle des Mollusques terrestres et fluviatiles de France*, 2 vol. jés., avec atlas de 54 pl. coloriées en partie. Paris (1855).
50. *Remarques critiques sur le genre* Bulimus, *in* Revue et Magasin de Zoologie nº 51 (1854).
51. *Observations sur les spermatophores des Gastéropodes terrestres androgynes, in* Comptes-rendus de l'Acad. des sciences, XLI, 887 (19 novembre 1855).
52. *Note sur l'*Helix constricta *de Boubée, in* Revue et Magasin de Zoologie, n. 12 (1856).
53. *Cours d'Histoire naturelle médicale (les Sangsues, les Planaires ; théorie des zoonites), in* Moniteur des cours publics, rédigé par M. A. Arnould (1857).
54. *Iconographie des Pigeons, du prince Ch. Bonaparte* (Collation du manuscrit ; 1857).
55. *Iconographie des Perroquets, de Ch. de Souancé* (Introduction ; 1857).
56. *Mémoire à consulter dans l'affaire de MM. Laurens et Béchade, éleveurs de sangsues.* Paris (septembre 1857).
57. *Observations sur les perles des Bivalves d'eau douce* (en commun avec M. J. Cloquet), *in* Bull. de la Société zoologique d'Acclimatation, V, 452 (1858).
58. *Remarques sur le Dragonneau, in* Comptes rendus de l'Ac. des sc., XLIX, 175 (1859).
59. *Éléments de Zoologie médicale*, 1 vol., avec 150 fig.; Paris (1860).

---

## III

### Littérature romane.

1. *Fragments du petit Thalamus de Montpellier, in* Mém. de la Soc. arch. du Midi, II, 279 (1836).
2. *Carya Magalonensis, manuscrit du XIX^e^ siècle, attribué à André Frédol ou Fredoli, évêque de Maguelonne.* Toulouse, in-8 (1836). — (Edition 2^e^, in-12 ; Montpellier, 1844).

3. *Une Gesle de F. Cardinal*, *in* Mémoires de la Soc. archéolog. du Midi, III, 33 (1837).
4. *Françonette*, de Jasmin (analyse), *in* Journ. polit. et litt. de la Haute-Garonne, n. 97 (11 juillet 1840).
5. *Las Flors del Gay Saber estièr dichas las Leys d'Amors*, de Guillaume Molinier. Edition publiée à Toulouse, de 1841 à 1843.
6. *Lou Pèou foulet ou voulatil*, romance, *in* Bouilabaïsso de Desannat, n. 35. Marseille (1844).
7. *L'un ou l'aoûtre*, romance, *in* Bouilabaïsso de Desannat, n. 43 (1844).
8. *Sazèta*, romance, *in* Bouilabaïsso de Desannat, n. 47 (1844).
9. *La Luzerna*, élégie, *in* Bouilabaïsso de Desannat, n. 89 (1846).
10. *Un Moniteur de 1546*, avec un avertissement (en commun avec M. G. Brunet), Bordeaux, in-8 (1846).
11. *Relatieu deu siege dé Laicture, lou 7 d'abriou* 1649, avec un avertissement (en commun avec M. G. Brunet). Bordeaux, in-8 (1846).
12. *Margaridètas dé Moumpeïé*, Castelnaudary, in-36 (1846).
13. *Lou Maurou dé contrabanda*, conte, *in* Abeille de Castelnaudary, n. 49 (1846).
14. *Lou chival Reguinairé*, conte, *in* Abeille de Castelnaudary, n. 12 (1854).
15. *Lettre à J. Desannat sur son Bouilabaïsso* (en tête de l'ouvrage, série 2, 1844-46).
16. *A Moussu Caza, dé Sèn Béal, empaïur, antiquari et mêma sculptur*, épître (1848).
    (Inséré en tête des *Massouquets de S. Biach*, de V. Cazes; Saint-Gaudens, 1851).
17. *L'Aiga bouillida*, conte, *in* Abeille de Castelnaudary, n. 36 (1850).
18. *Lou Papiè marcat*, conte, *in* Abeille de Castelnaudary, n. 39 (1851).
19. *La corda dé Moussu lou Maira*, *in* Athénée de Provence, 207 (1852).
20. *La Catarinèta*, noël (imprimé à la suite des Noëls de Saboly, Peyrol, etc.; Avignon, in-12, 1852).
21. *Lou Chi guerit*, conte, *in* li Prouvençalo, 371 (1852).
22. *Lou Voulur dé Razins*, conte, *in* Gay Saber d'Aix, n. 11 (1854).
23. *La Permenada dau Douctou*, conte, *in* Roumavagi deis Troubaïres, 26 (1854).
24. *La grossa Ratieïra*, *in* Soupàda deis Troubaïres (1854).
25. *La Casquèta*, conte, *in* Armana prouvençau d'Avignon, 86 (1858).
26. *La Mountàda dau Senploun*, conte, *in* Armana prouvençau d'Avignon, 108 (1858).
27. *L'usage dau Café*, *in* Almanach de Provence de Marseille, 40 (1858).

28. *L'âge de Nanèta*, conte, *in* Almanach de Provence de Marseille, 40 (1858).
29. *Lou Chi et lou Lapin*, conte, *in* Armana prouvençau d'Avignon, 29 (1859).
30. *Lou Verme*, conte, *in* Armana prouvençau d'Avignon, 45 (1859).
31. *L'Endicacioun*, conte, *in* Armana prouvençau d'Avignon, 58 (1859).
32. *Las Assiètas coupadas*, conte, *in* Armana prouvençau d'Avignon, 39 (1860)
33. *Lou gros Manjairé*, conte, *in* Armana prouvençau d'Avignon, 41 (1860)
34. *L'âge dé Maria*, conte, *in* Armana prouvençau d'Avignon, 70 (1860).

## IV

### Mélanges.

1. *Notices biographiques sur les poëtes romano-patois*, *in* Biographie universelle de Michaud; nouvelle édition, 1855-1862.
2. *Notice sur Philippe Magneval, docteur médecin*, *in* Ann. de la Soc. Linn. de Paris (1825).
3. *Notice sur M. le colonel Dupuy*, *in* Mémoires de la Soc. arch. du Midi, VI, 355 (1852).
4. *Notice sur le docteur V. Puech*, *in* Mémoires de la Soc. arch. du Midi, VII, 40 (1853).
5. *Notice biographique sur Geoffroy-Château*, *in* Biographie universelle de Michaud, nouv. éd., XVI, 214 (1856).
6. *Notice biographique sur Henri-Albert Gosse, de Genève*, *in* Biographie universelle de Michaud, nouv. éd., XVII, 19 (1857).
7. *Notice biographique sur Laboulsse-Rochefort*, *in* Biographie universelle de Michaud, nouv. éd., XVII, 304 (1858).
8. *Notice sur Garidel*, *in* Plutarque provençal, 17 (1858).
9. *Notice sur Guillemin*, *in* Biographie universelle de Michaud, nouv. éd., XVIII, 182 (1857).
10. *Notice sur Tournefort*, *in* Plutarque provençal (1860).
11. *Notice sur Auguste de Saint-Hilaire*, *in* Biographie universelle de Michaud, nouv. édit. (1863). Posthume.
12. *Notice sur Roubieu*, *in* Biographie universelle de Michaud, nouv. édit. (1863). Posthume.
13. *Lettre de M. ***, de Christiania, au rédacteur da Courrier du Midi* (sur le lo-

gement et le matériel de la Faculté de médecine de Montpellier), *in* Courrier du Midi (1826).

14. *Essai sur la Phthisie laryngée syphilitique* (thèse inaug.), in-4 ; Montpellier (8 août 1828).

15. *Histoire d'une souris racontée par elle-même*, Montpellier, in-8 (1830).

16. *De la naissance, de la vie et de la mort de l'Occitanique, in* le Véridique, journal de l'Hérault, n. 13 (29 janvier 1831).

17. *Sur la liberté individuelle des bedeaux, in* Courrier de l'Hérault, n. 4 (7 juin 1831).

18. *Histoire du budget d'une petite ville (Gignac), in* Courrier de l'Hérault, n. 10 (5 juillet 1831).

19. *De la police des enseignes, in* Courrier de l'Hérault, n. 21 (6 juillet 1831).

20. *De la Hollande et de la Belgique, in* Courrier de l'Hérault, n. 33 (13 août 1831).

21. *Aux détracteurs du siècle, in* Courrier de l'Hérault, n. 35 (18 août 1831).

22. *Tableau des naissances, des mariages et des décès à Montpellier,* en 1830 et 1831, *in* Courrier de l'Hérault (22 septembre 1831, et 26 avril 1831).

23. *Sur le premier voyage au Brésil de M. A. de Saint-Hilaire, in* France méridionale de Toulouse (1832).

24. *Réflexions sur une circulaire de M. le préfet de l'Hérault* (sur la Société archéologique), *in* Courrier du Midi (1832).

25. *Sur la mort du professeur Delpech, in* Courrier du Midi, n. 131 (1er novembre 1832).

26. *Autopsie cadavérique du professeur Delpech, in* Courrier du Midi, n. 145 (4 décembre 1832).

27. *Madame, poésie d'un Massilageois* (analyse critique), *in* Courrier du Midi, n. 28 (5 mars 1833).

28. *Relation de la mort de Delpech, in* Mém. de l'Acad. des sciences de Toulouse, VI, 21 (1843).

29. *Thalysie, ou la nouvelle existence, de J.-A. Gleizès, in* Journal politique et littéraire de la Haute-Garonne (4 janvier 1840).

30. *Exposition des beaux-arts et de l'industrie, dans les galeries du Capitole, à Toulouse*, in-8, Toulouse (1840).

31. *Remercîment à l'Académie des Jeux-Floraux, in* Recueil des Jeux Floraux (27 juin 1841).

32. *Sur une ascension au pic de Néthou de M. de Tschihatcheff,* lettre à M. Arago, *in* Journal politique et littéraire de la Haute-Garonne, n. 200 (28 août 1842).

33. *Notice sur Saint-Étienne, in* Almanach religieux et littéraire de Labouïsse-Rochefort, pour 1845.
34. *Réponse, au nom de l'académie des Jeux Floraux, au discours de remercîment de M. H. Fortoul, in* Recueil de l'Acad. (1846).
35. *Un dîner à l'oxygène, in* Journal politique et littéraire de la Haute-Garonne (24 janvier 1847).
36. *Rapport sur une proposition de M. Jomard, relative au monument à élever à la mémoire d'Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire, in* Bulletin de la Soc. d'Acclim., IV, 301 (1857).
37. *Rapport à l'Académie de médecine, sur un Mémoire de M. Fournier, in* Bull. de l'Acad. de méd., XXIV (1859).
38. *Rapport sur les Mémoires envoyés au concours pour les prix* Orfila, *in* Bull. de l'Ac. de méd., 8 otobre 1860.
39. *Rapport à l'Académie de Médecine, sur les vivisections* (posthume et lu à l'Académie par le professeur Ch. Robin, le 4 août 1863).
40. *Discours d'ouverture de la séance du 15 avril 1863 à la Société d'Acclimatation, in* Boll. de cette Soc. (posthume).
41. *Instructions sur l'acclimatation de l'Olivier au Brésil, in* Bull. de la Soc. d'Acclim., 1863 (posthume).
42. *Le Monde de la Mer*, 1 vol. jés. Paris, 1864 (posthume).

---

Des notices, éloges et discours sur la vie ou les travaux de M. Moquin-Tandon, ont été publiés par MM. :

*Moutlet* (Courrier de Montpellier, 1863).
*E. Gay* (*Mlle*) (Illustration du Midi, 2 août 1863).
*Drouyn de Lhuys* et *Passy* (Bull. de la Soc. d'Acclimat., X, 161).
*Maréchal Vaillant* (Discours à la Société des Amis des sciences, 1863).
*Vapereau* (Dictionnaire des Contemporains).
*Lauzac* (Galerie historique et critique du XIX^e siècle, II, 1858).
*Cosson* (Bull. de la Soc. Bot., X, 199, 24 avril 1863).
*Clos* (Mém. de l'Acad. des sciences de Toulouse, sér. 6, II, 5; 1864).
*Michon* (Soc. d'Acclimatation, 12 février 1864).

---

A. PARENT, Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue Monsieur-le-Prince, 31.